

« Orgasme adulte échappé du zoo » Franca Rame

Mireille Pietri

Number 19 (2), 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/28856ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Pietri, M. (1981). Review of [« Orgasme adulte échappé du zoo » Franca Rame]. *Jeu*, (19), 140–144.

lées et peuvent participer à une démarche de libération plus globale, à une conquête plus profonde de la dignité de vivre et d'aimer dans un espace social plus égalitaire.

une longueur

Le spectacle, surtout parce qu'il avait des objectifs politiques avoués, était peut-être un peu trop long. D'autant plus que l'écriture, toujours nerveuse et vivante, tombait ici et là dans certaines complaisances. Particulièrement, un interminable passage qui, du moins pour nous Québécois(es), relève d'une fantaisie tout à fait gratuite, voire inutile. Je veux parler de cette longue parenthèse où le policier simule lui aussi qu'il est «enceint». Mise à part cette digression, issue probablement d'une propension spontanée au lazzi, peu importe sa pertinence, *Faut pas payer*, même au Rideau Vert, méritait le déplacement. Et si une troupe de théâtre progressiste a le goût de monter un texte d'une grande actualité politique, qui peut facilement relancer les débats autour des questions les plus vitales de notre vie collective, qu'elle n'hésite pas. Il faut, à tout prix, qu'elle remonte *Non si paga*. Qu'elle ne s'inquiète pas, ça ne sera pas un *remake* du Rideau Vert. Parce que, de toute façon, cette dernière production, je le répète, même si elle était honnête, passait à côté, sur tous les plans. Une autre version, plus progressiste, deviendrait la vraie production québécoise de *Non si paga*. Celle dont on se souviendrait. Celle dont Dario Fo pourrait être fier.

louis-dominique lavigne

«orgasme adulte échappé du zoo» franca rame

Titre original: *Tutta casa, letto e chiesa*. Première partie: «Le Réveil»; «Une femme seule». Deuxième partie: «Nous avons toutes la même histoire»; «Médée». Représentation avec Franca Rame, Théâtre de l'Est Parisien, 20-21 déc. 1980. Textes publiés dans *Histoire de tigre et autres histoires*, Paris, Editions dramaturgie, 1980, par Dario Fo et Franca Rame.

Sur fond noir, trois chaises alignées, de ce rose nacré du vernis à ongles bon marché: le lit du premier et du troisième textes. Franca Rame ne s'embarrasse pas de décor. Quelques gestes, quelques mots, prestes, pour situer le frigidaire, l'armoire, le lavabo, le calendrier... Pour «Une femme seule», sur la scène, une table, un fer à repasser, un transistor, un téléphone. Côté costume, pas davantage — sauf le peignoir frivole de la femme seule et le châle noir de Médée, qui lui donne l'envergure d'un grand oiseau blessé. Elle ne joue ni sur le déguisement ni sur l'identification. D'un bout à l'autre, elle est Franca Rame avec sa somptueuse chevelure rousse, et aussi tous les autres personnages. À la fois montreur de marionnettes et toutes les marionnettes devenues êtres de chair, dans une mobilité perpétuelle de la voix.

Le mur du fond est occupé par un grand écran gris sur lequel défile la traduction. On oublie vite la contrainte du sous-titrage qui, même si on ne comprend pas l'italien, n'empiète à aucun moment sur le discours et ses modulations. La diversité des registres, une sorte de musique vocale qui passerait du saxophone clownesque au violoncelle, m'ont fait penser à la truculence nerveuse de Nino Rota.

En quatre morceaux — quatre mouvements — quatre femmes, Franca

Rame joue — met en scène — la condition des femmes. De l'aliénation d'une vie saturée de multiples oppressions banales et quotidiennes — travail à l'usine, à la maison, sexualité, maternité — à la tragédie et à la folie — celle de Médée (qui serait la lucidité traquée, poussée à bout, dans sa révolte pour que naisse une femme nouvelle): sous le rire, où peut mener le désespoir. De l'aliénation à la prise de conscience tout passe par la parole (qui dans «Médée» se fait chant archaïque en dialecte toscan), appuyée par le geste maîtrisé, sans redondance.

sous le signe de l'enfermement, de la dépossession

Le repos volé, l'amour volé, la vie volée, il reste la parole. Cet envahissement par la parole volubile prend ici tout son sens, comme l'absence physique d'interlocuteur. Parole de femme non ou mal écoutée qui à la fois parle pour soi et revendique l'écoute.

L'ensemble pourrait n'être qu'un brillant numéro de one-woman-show, à jouer ainsi plusieurs personnages successivement et simultanément — performance de jongleur habile. Mais de cette jonglerie Franca Rame fait l'image même de la condition des femmes. Femme divisée, sollicitée, écartelée, même dans l'amour par la peur d'être enceinte — dont le discours volubile dénonce la division et en même temps constitue une recherche de sa propre cohérence, de son unité, une sorte de lecture en soi. Parole de femme à la fois lieu où se dit l'aliénation et chemin vers la prise de conscience, pour essayer d'en sortir, et les sorties sont multiples — résignation sur le mode comique à ce qu'on ne peut éviter, revanche imaginaire (la femme de «Nous avons toutes la même histoire» renverse les rôles et imagine qu'elle fait l'amour à l'homme qui a peur d'être «enceint»: «l'homme se réalise seulement dans la maternité!»),

révolte...

Discours de l'enfermement et de l'ouverture — et pour Franca Rame le rire participe de cette ouverture, d'où le choix volontaire, politique, du registre grotesque. À l'opposé du discours politique didactique.

6 h 30. «Le Réveil». Une femme se lève. En retard. Le bébé à changer, à laver, talquer, porter à la crèche avant d'aller à l'usine. Au galop. Au moment de sortir, plus de clef. Enfermée. Et la voilà lancée dans une escalade à rebours, acrobatique, de la mémoire, pour retrouver où est passée cette clef.

Elle refait tout le parcours quotidien de gestes et objets de la veille. Une jonglerie où les objets ne tombent plus à leur place, où le rituel se détraque — le fromage râpé à la place du talc, le sucre dans le bocal de bicarbonate et vice-versa, le lait dans la machine à laver, le bébé dans l'armoire... Monologue pour conjurer, réparer, remettre en place, faire durer la mécanique, et où apparaît en même temps le jeu grinçant de la fatigue, de l'enfermement, de la difficulté d'échange entre l'homme et la femme, des domaines réservés à l'homme (la politique)... et à la femme, de l'amour comme point de fuite. Détournement de révolte par la tendresse.

Moment clownesque: aurait-elle avalé la clef? Déplacement des jours aussi: quand elle a reconstitué le puzzle de la veille et retrouvé la clef, c'est pour s'apercevoir, au bout de ce parcours de funambule somnambule, que c'est dimanche. Elle se recouche en rêvant au dimanche éternel.

La deuxième femme est enfermée pour de bon, par un mari jaloux («C'est pour me protéger qu'il me tient enfermée comme une poule.») «Une femme seule». La radio à tue-tête, une table et



du repassage, elle arrive à peine à croire qu'elle a quelqu'un à qui parler quand elle découvre une autre femme à une fenêtre, là-bas en face, loin au-dessus de la tête des spectateurs. Entre les hurlements du bébé, les appels à coups de trombe d'un beau-frère invisible, paralysé et obsédé sexuel, elle déroulera à la cantonade, avec une simplicité naïve, à grand renfort de lieux communs du quotidien féminin, son histoire, y compris sa seule aventure amoureuse et son suicide raté qu'elle raconte avec verve. Vie de femme comblée matériellement. Elle a tout, sauf d'être considérée comme une personne. Femme-objet. Objet-sexuel, que ce soit pour le voyeur qui la lorgne de l'immeuble d'en face, le maniaque du téléphone, ou au lit pour son mari. C'est de ses fantasmes à propos de l'orgasme mythique (qu'elle imagine comme mélange de mandrill et d'orang-outan, «orgasme adulte échappé d'un cirque américain» auquel on donne la chasse) qu'est tiré le titre français du spectacle. Le titre italien — moins aguicheur — «Tutta casa, letto e chiesa» — est plus explicite en ce qu'il dénonce tout un programme d'oppression: la femme confinée à la maison, au lit et à l'église.

Dans le spectacle présenté au T.E.P., «Une femme seule» se termine sur le leitmotiv: je ne me plains pas, je suis heureuse. Dépossédée du respect de soi, elle joue perdant, sans rébellion. Le texte italien publié par Franca Rame et Dario Fo (Edition Bertani) a une fin différente, autrement amère: la femme finit par transformer sa «prison» en fort Chabrol, fusil pointé sur la porte, avec une sorte de calme exacerbé.

La seconde partie a pour thème central la condition faite aux femmes italiennes, le déni de leur liberté, en matière d'amour et de maternité — dans sa dimension quotidienne (la première, faute

de pouvoir éviter la grossesse, proclame qu'elle s'y «réalise»: «Maternité! Maternité!», tout en rêvant de mettre son homme «enceint»); — dans sa dimension tragique (le désespoir de Médée abandonnée de Jason).

Mieux qu'un discours politique théorique, «Nous avons toutes la même histoire», par un collage d'une savoureuse cocasserie vocale (fragments de monologue et de dialogue, avec en creux la parole de l'autre — l'homme, le corps médical, avortement légal rendu impossible, chantage à l'argent, grossesse en accéléré, préparation et accouchement: le vrai parcours du combattant, pour mettre au monde... une fille), dénonce l'oppression sexuelle de la femme, sur fond de sexisme et de lutte des classes. Sous la drôlerie et le rire, l'âpreté de la lutte en Italie pour et contre le droit à l'avortement, le refus des médecins «objecteurs» d'appliquer la loi, et, précise Franca Rame en préambule, la pression directe de l'Eglise, par la campagne menée par le pape contre la loi sur l'avortement.

Contraception, avortement, maternité restent affaire de femme, dont l'égoïsme masculin et l'ordre établi ne veulent rien savoir. C'est parce qu'elle compte sur la force décapante du rire et de l'absurde pour faire éclater — par l'inversion des rôles — l'injustice faite aux femmes, que Franca Rame s'offre la revanche burlesque de l'imagination et le pouvoir du langage: à l'homme, devenu «un femmino» (ce n'est qu'un rêve!), la contrainte dans l'amour, la peur de la grossesse, de l'avortement, l'accouchement, l'allaitement...

Veine satirique issue du fond des âges et de la tradition, qu'elle exploite consciemment. Tout en affirmant son attachement au personnage de Médée

(qui, en allant au bout de sa révolte et en proclamant au prix de ce qu'elle a de plus cher et d'elle-même la naissance d'une femme nouvelle, donne ses lettres de noblesse à la lutte des femmes contre les oppressions qu'elles subissent), Franca Rame préfère pour la lutte le rire à la tragédie, qui tend le piège des larmes, de l'identification et de la catharsis.

«Deux mille ans de pleurs de femmes suffisent... Le rire est ouverture à la fois de la bouche et de l'intelligence... Les femmes rient à mon spectacle. Les hommes, non. Et quand ils rient... le rire de l'homme est quelque chose qui n'a rien d'humain... à contretemps, trop fort («Je ris parce que moi je ne suis pas comme ça»: l'homme féministe devrait être étranglé dès l'enfance)», explique-t-elle au public avec une joyeuse férocité. Cela dit, elle précise que la libération des femmes n'est pas le combat des seules femmes: l'homme doit y participer à égalité.

rire libérateur

«Le discours politique coule comme de l'eau sur une vitre... Avec le rire, dans le cerveau entrent les clous de la raison», dit-elle encore. Et de renvoyer les spectateurs chez eux avec des clous plein la tête, en se référant à Molière.

Rire, arme politique. Tel est le sens de ce spectacle monté à Milan en 1977, avec lequel elle a tourné dans toute l'Italie, toujours pour appuyer des luttes féminines, lors d'occupations d'usines de femmes et d'hommes aussi.

Si elle éprouve le besoin de le préciser d'emblée, c'est pour rappeler que ce spectacle se propose un autre but que le simple divertissement d'un public enfoncé dans des fauteuils de velours, et s'inscrit dans la pratique théâtrale du collectif de «La Comune» — théâtre de lutte — dont Dario Fo et Franca Rame écrivent et jouent la plupart des specta-

cles. Pour rappeler aussi, avec humour, que ce spectacle s'ancre également dans ses propres contradictions et sa propre oppression en tant que «femme au foyer», et que la situation présente — passer après Dario, pour deux représentations — donne la mesure du parcours qui reste à faire pour une égalité de fait entre la femme et l'homme.

mireille pietri